

gaëlle  
obiégly

cales



mon prochain

## DU MÊME AUTEUR

Petite figurine en biscuit qui tourne d'elle-même dans sa boîte à musique, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2000*

Le vingt et un août, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2002*

Gens de Beauce, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2003*

Faune, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2005*

La nature, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2007*

Petit éloge de la jalousie, *Collection Folio 2 €, Gallimard, 2007*

Le musée des valeurs sentimentales, *Verticales, 2011*

mon prochain



gaëlle obiégly

mon prochain

verticales

L'auteur remercie le Centre national du livre  
pour son soutien.

## 0. avertissement

J'ai l'impression que je ne fais pas partie du monde. Il est derrière une paroi. Si j'osais la percer, mais avec quels outils, des tamanoirs, des éléphants, des guêpes géantes et d'autres créatures avec lesquelles je n'ai jamais été en contact s'élanceraient sur moi. Je n'ai pas vécu de catastrophes. Il m'arrive d'entrer dans des individus agenouillés sur les trottoirs de la ville. Il m'arrive aussi d'entrer dans des personnes figées au bord des chemins qui nous lient. Alors, le monde vient en moi, il me dévaste, il m'éclaire en même temps. Le monde comme un fantôme passe par mes fissures. Sinon, je ne peux pas le sentir. Sinon, je suis inhumaine, j'ai la maîtrise.

J'observe les gens ordinaires jusqu'à l'apparition d'un être qui tend la main, qui prononce une phrase inouïe, qui demande un service ou rien, qui, fluidement, vient me chercher par la fissure.

Il y avait comme une léoparde qui se frottait aux vitrines du starbucks café, ça a commencé comme ça. Je crois.

Une femme que plus personne ne tutoie. Son visage plein d'oubli. Le temps ne va plus nulle part, il s'arrête, il nous laisse nous reconnaître. On se mate comme des enfants. On chahute, ça arrive, avec Mon Prochain. Mais pas là, pas cette fois-là. J'étais tentée de faire des grimaces. Ce n'est pas allé au-delà du projet. Pourquoi, je ne sais pas. On n'est pas forcé de tout expliquer. On devrait, du reste, éviter de s'expliquer. Voire refuser. Mon attention s'est tout à coup portée sur deux hommes dont l'un était en tablier à bavette et sous une coiffe. L'autre a sorti des livres d'une musette et des tracts. Ils se sont donné un baiser, un seul. Ce sont des vieux étudiants, je pense. Ils se rencontraient au starbucks café pendant que l'un d'eux prenait sa pause de midi. Il est en période d'essai. Il est chargé de cuire les gâteaux. La semaine dernière, il en a laissé brûler, ça a gueulé. La direction lui a mis un avertissement. Au bout de trois avertissements, c'est fini, c'est plus la peine de revenir. On vous renvoie.

Naguère, je venais là pour voir une amie qui y travaillait, mon amie gaëlle. On se parlait de part et d'autre du comptoir. Elle prétend que non mais je crois que ça a été le motif de son licenciement. J'ai continué à fréquenter cet endroit, par habitude. Celle qui remplace mon amie, c'est une étudiante. En chimie, je crois. Mon amie est chanteuse à l'entrée d'un zoo, par intermittence. Elle dit que c'est mieux. Mais quand je lui rends visite, comme elle chante, on ne se parle pas. Moi je ne pourrais pas faire ça. Il faut être capable de s'exhiber, capable de



ridicule, donc de sublime. Même taper dans mes mains pour l'accompagner, ça me gêne. Jongler avec des balles, je peux l'envisager, parce que le public ne vous regarde pas, il regarde les balles. Ou s'il vous regarde, vous ne le voyez pas vous regarder puisque vous regardez les balles. Mais c'est très difficile. Je joue assez bien au tennis mais ça n'a rien à voir, jongler nécessite plus de sagesse. Cette femme qui a été embauchée à la place de mon amie détient une liasse de fiches bristol dans la poche de son tablier. De temps en temps elle les consulte. À un moment, j'ai supposé qu'elle s'y reportait pour préparer comme il faut les boissons qui lui étaient commandées. En fait, non. Elle dispose d'un cahier de consignes qui lui indique les ingrédients, les proportions. Je pense que sur ses fiches elle écrit tout ce que sa tâche lui ferait oublier. À sa place, je ferais pareil, je m'organiserais. Je noterais des réflexions sur des fiches tout en préparant machinalement les cafés, sans états d'âme. Il ne lui vient pas de paroles mielleuses. Par certains côtés, elle ressemble à gaëlle qui, comme elle, regarde le client dans les yeux. Elle pose le truc, recommence. Elle ne dit rien, pas de Bonne dégustation monsieur, pas de Bonne fin de journée madame, pas besoin, elle ânonne des phrases qui sont peut-être des formules chimiques, des lois, un poème. On ne sait pas, nous.

Dans ce café, à un certain moment, en utilisant un couteau en plastique poisseux j'ai ouvert deux mois de

courrier qui n'étaient pas la conséquence d'une grève de la poste mais de mon laisser-aller. D'une petite enveloppe bleue, j'ai extrait une lettre qui m'était adressée par le directeur d'un journal auquel il souhaitait que je participe. Mon thé s'est renversé sur la table où se trouvait entre autres la lettre à peine lue. Il n'en subsistait que quelques mots sur un lavis bleu et la signature, un numéro de téléphone aussi. Pendant que je composais ce numéro, un client s'est mis à pleurer. Alors j'ai raccroché.

Il pleurait. Moi je le regardais. Il cachait son visage. Je le regardais quand même. Il avait une paire de ciseaux posée près de lui, tout au bord de la table. Il pleurait d'avoir failli traverser zidane au recto de la page qu'il découpait. Espérant un moment de tranquillité quand elle lui avait proposé des découpages, sa sœur soupirait. Et puis son agacement a fait place à l'étonnement. Le client fixait une photo avec terreur. Sa sœur lui a saisi le poignet, lui a glissé les anneaux autour des doigts et elle l'a guidé. Épaule contre épaule, ils ont circulé autour de zidane qui a échappé au massacre. D'ailleurs lui, il l'a dit, On l'a sauvé. J'ai vu qu'il y avait sur le médaillon comme des gouttes de pluie qui bouffissaient le ventre de zidane. C'étaient des larmes. Le client s'est mis à rire, sa sœur aussi. Pas moi, j'essayais de comprendre. Alors qu'il découpait un zèbre il a découvert au recto de la feuille un portrait en pied de ce sportif auquel, innocemment,

il avait déjà presque ôté un bras. Au profit de l'idole, le zèbre a été massacré. Sa jubilation tient autant au malheur qu'il a empêché qu'à ce qu'il crée, une bête déformée. Finalement c'est elle qu'il chérit, à laquelle il parle, parce qu'elle est sienne.

Sans quitter des yeux Mon Prochain, j'ai épongé l'eau sur la table avec des mouchoirs en papier. Et ils sont partis, le frère a suivi sa sœur en feignant de boiter, je crois que c'était pour garder mon attention sur lui. Une fois dans la rue, il s'est mis à courir comme il s'était mis à pleurer puis à rire. Je suis restée devant ma table humide, devant mes papelards mous. Jusqu'à ce que j'avise l'image découpée plus tôt dans un magazine. C'était sur leur table, parmi les déchets. Et au pied d'une chaise, il y avait des pages éparées. Comme je n'avais pas grand-chose à faire à part différer mon appel téléphonique au directeur du journal dont la lettre avait été anéantie par une vague de thé, j'ai entrepris de reconstituer le magazine morcelé. C'est en premier une image qui s'est présentée à moi.

Sur la photographie trois hommes noirs parlent entre eux parmi d'autres hommes qui ont vu le photographe et s'offrent à lui. Au premier plan, un homme mort repose dans un cercueil. Contrairement aux autres, qui participent à la représentation de la vie, le mort demeure là où il est. Le temps a passé. Tandis que l'un persiste dans la mort, les autres ne sont peut-être déjà plus dans la

vie. J'ai mis cette page de côté, ne sachant dans quelle rubrique la replacer.

Au verso, sur une publicité pour des postes de télé on voyait un chanteur sur scène. Comme si la terre s'était entrouverte, des mains se tendaient pour que le rockeur les attrape afin d'extirper les corps du monde bas et le rockeur vocalisait sûrement tout en survolant les floraisons de mains et il envoie des baisers à la cohorte qui pleure qui supplie qui chante. Je crois que j'y étais à ce concert.

Si jamais je parvenais à passer cet appel au directeur du journal, que lui dire, si jamais j'acceptais sa proposition, sur quoi écrire alors que jusqu'ici je n'avais écrit sur rien mais fait advenir un quoi. Si j'écrivais sur ce que j'aime ce serait ridicule. Écrire sur un bassiste punk, c'est ridicule, un gothique, c'est ridicule, elvis presley, c'est ridicule, bob dylan, c'est ridicule, mick jagger, c'est ridicule, john lennon, c'est ridicule d'en faire des sujets, c'est ridicule d'en parler par rapport à le vivre. Pas pareil, en tout cas.

Je vois le monde plein d'explosions, mais ça le directeur du journal il ne pourrait rien en tirer. Des explosions de paroles, des explosions de corps et on prend des photos. C'est à ce moment, quand il explose, que le monde je le vois. Sinon, souvent, je l'échafaude. Comme là.

## AVERTISSEMENT

Il faudrait peut-être que je précise que de temps en temps je levais la tête, j'abandonnais ce magazine épars dont j'avais entrepris la reconstitution, pour regarder autour de moi, il faudrait que je rappelle le contexte, la réalité où mes pensées viennent, que je fasse état de la situation. J'aime autant rester dans l'artifice.

Dans la rue, les gens qui passent me font voir le colporteur de journaux. Mais sans rien me montrer. Ces gens qui s'écartent quand ils arrivent à sa hauteur, sans doute ils ont peur d'être touchés, peur que quelque chose les touche. Vous vous imaginez pensant désormais nuit et jour à ce qui vous a touchés, ça vous effraie. Lui, le vendeur de journaux, il se démène avec une gestuelle de boxeur et des bleus au visage. Il tend des deux mains ses journaux comme des êtres à sauver. Comme tu étais maigre, ton bonnet était enfoncé jusqu'aux yeux. Quatre policiers se sont avancés vers le colporteur de journaux, peu à peu ils l'ont encerclé. Tu n'as rien vu, et moi si peu.



## 1. dans l'extrême-occident

Quelquefois je voyage et ça m'est souvent désagréable. Je m'y contrains, c'est pour voir, pour toucher, pour sentir ce dont tous les écrits, tous les films donnent une fiction et pour jouir de ma condition d'occidentale moyenne. Alors, m'éloignant de mon foyer, tout en le transportant, j'observe les gens, étonnée d'être au même moment au même endroit qu'eux. C'est dans les avions que j'écris le mieux parce que j'y suis comme à l'orée de la mort, comme ici dans le monde de mots. Car c'est un monde de mots que vous parcourez maintenant. Que nous parcourons. Pour faire partie du monde, j'ai moins besoin de voyager que de vous parler. Besoin de vous, et envie un peu. Vous n'êtes pour rien dans cette dépendance. Il n'y a pas d'amour a priori.

Parmi ces personnes avec lesquelles je m'imagine périr, dans mon avion pour los angeles, une même hideuse dont les poses, la moue me fouillent l'âme – encore plus pathétique qu'une vieille ourse en captivité. Des

yeux éteints mais dont le cri n'est pas étouffé. Parmi ces personnes atterries avec moi, à l'aéroport de los angeles, la femme énorme au bord du tapis roulant. Je ne l'ai pas vue dans mon avion. Les gens très gros m'émeuvent, ils me donnent la nostalgie, je voudrais aller à l'intérieur d'eux. Rassurez-vous, votre corps ne m'intéresse pas plus que le mien, à part ses maladies. Les contagieuses nous mettent en contact. Grâce à la varicelle que je lui ai transmise, je me suis magnifiquement unie à mon jeune frère. À quinze ans j'ai désiré la maladie des amoureux qui s'attrape par la bave et qui vous rend crevé. J'ai eu la gale après avoir couché avec des filles et des types dans des lits pas propres et nous l'avons propagée. Il y avait nous et d'autres, inconnus, que nous appréhendions par les démangeaisons violentes du soir. Vos corps nous devenaient accessibles par le malheur du nôtre. Parfois les yeux vous piquent, moi aussi.

Elle attend ses valises, elle les montre du doigt. Un homme malingre saute sur le tapis en caoutchouc, le tapis serpente avec l'homme dessus, ça l'emporte un peu, il chancelle, on l'attrape par la manche, il s'empare d'une valise et la dépose aux pieds de la femme énorme qui est encerclée peu à peu par ses bagages colossaux. Ses lèvres scintillent. L'homme malingre doit avoir encore bien soixante-douze jours à vivre. Il reçoit un bouquet fané de vieux billets. Et moi, je lui tends une bouteille d'eau, qu'il refuse.



Mon Prochain en uniforme m'aborde avant que je ne sorte de l'aéroport et il m'interroge, pourquoi je suis là, pour un reportage.

– Vous êtes journaliste?

– Non, mais j'ai une sorte de commande.

Et je lui raconte à peu près tout ce qui s'est passé dans le starbucks café à partir du moment où mon thé s'est renversé sur mon tas de courrier que je n'avais pas ouvert depuis longtemps, au moins deux mois, mais il n'y avait rien d'important, à part une lettre manuscrite, la seule du paquet. Je ne vais pas tout répéter ici. Vis-à-vis de Mon Prochain en uniforme, je me sentais obligée. Il y avait des menottes qui pendaient à sa ceinture, et un pistolet.

– Et vous lui avez parlé ou quoi, à la fin, au directeur du journal?

– Oui, je lui ai parlé. J'ai réussi à faire mon appel.

Il avait décroché au bout de la troisième sonnerie. Et il m'a demandé directement si j'avais déjà essayé. J'ai dit oui. Combien de fois. Deux. J'ai enchaîné en lui expliquant ce qui m'avait incitée à différer l'appel, le courrier que je n'avais pas ouvert depuis longtemps, la tasse de thé renversée, le client qui avait failli mutiler Zidane, et qui, à la place, mais innocemment, avait foutu en l'air un zèbre, et tout. Mais ce n'était pas le sens de sa question, ce qu'il voulait savoir c'était si j'avais déjà essayé, auparavant, de faire des articles pour un journal. En fait, non. Et autrement qu'*en fait*? Non plus. Il m'a demandé si je pourrais écrire un article sur Elvis Presley. J'ai dit non,

ce serait ridicule. C'est bien, donnez-moi quelque chose. Mais quoi? Donnez *vous*. Et puis il a dit salut, avant de raccrocher.

- C'était bien?
- C'était bien, oui.
- Je ne trouve pas qu'il soit ridicule elvis presley.
- Non?
- Et dans votre valise, vous avez quoi?
- Des habits.
- Pas de fromage?
- Non, des habits.
- Vous me les montrez?

Cette curiosité m'a troublée agréablement. Quand j'ouvre la valise, il semble déçu que je n'aie pas menti. La plupart des vêtements de ma valise y sont depuis très longtemps, depuis que j'ai un corps féminin mais ce ne sont pas des vêtements typiquement féminins parce que c'est laid un vêtement typiquement féminin. Mais enfin je suis bien obligée d'en porter car on m'en donne, pour me féminiser probablement, et je ne porte presque rien d'autre que des vêtements dont les autres ne veulent plus et qui ne me vont pas. Ceux qui sont impossibles, je les garde quand même. Ils sont des objets sans aucune valeur conservés dans l'obscurité de mon placard ou de ma valise. Une jupe courte en cuir noir, excessive, repose dans ma valise ouverte à la demande de Mon Prochain en uniforme de douanier, une jupe qui a l'air d'un étui. Je ne

peux pas me glisser dedans, je suis trop grosse. Le dépit que j'éprouve est identique à celui de n'avoir pas reçu le cadeau de mes rêves ni fait d'enfant non par choix mais par manque de chance. On s'en console. Par exemple, en appréciant sa liberté, sa solitude. C'est ça, c'est la solitude qui me plaît beaucoup. La liberté, aussi, autrement, car elle donne à la vie l'intensité d'une pénétration. La solitude caresse, juste. Je les compare comme les parents leurs enfants dont les souvenirs se confondent mais que les attraites et les déboires particularisent. La liberté est la seule promesse que je voudrais ne pas délaïsser. Je vénère tous les vagabonds, les proscrits qui s'y sont voués. N'avoir personne à éduquer, à nourrir, à habiller m'autorise à vivre en toute indépendance des nécessités de l'existence et des relations qu'elles provoquent. Le pouvoir me débecte. Celui des parents en est une forme exécration, celui de la progéniture aussi. Et puis j'ai pris conscience que j'étais plus attachée à mon nonenfant qu'à un éventuel enfant à venir qui peut-être n'aurait pas la grâce de tous les enfants que j'ai rencontrés.

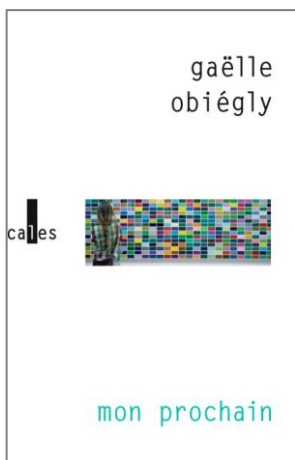
Mon nonenfant, c'est comme cette compagnie de morts avec laquelle j'ai des relations qui ne demandent rien. Chacun se tient dans une image, une seule action, un seul geste : Mon grand-père entre dans la maison en ôtant son béret, ma grand-mère soulève et tient la patte de son chien en lui donnant un morceau de sucre, mon père est couché sous une couverture jaune, l'ami Édouard ouvre grand ses bras pour me saluer dans une cage d'escalier

obscur. Une personne qu'on aime bien, avec qui on a une intimité, on peut la regarder longuement. Comme on regarde une œuvre, sans chercher à la comprendre mais la comprenant en l'incorporant. Mon nonenfant est une lèvre inférieure lourde luisante de salive, il bave. Ce qui m'arrive quand je ne vis qu'avec moi, en ce moment par exemple. Je viens d'allumer une cigarette. Il me faut un peu d'action et de chaleur.

À los angeles, dans le vent tiède, devant l'aéroport, j'ai allumé une cigarette. Les regards réprobateurs m'honoraient. Mon Prochain fouillait dans les poubelles, à lui personne ne prêtait attention. On me toisait à cause de la cigarette, la cigarette est scandaleuse. Mais pas la misère de Mon Prochain.

Le chauffeur de taxi s'est orienté grâce à un livre épais constitué de cartes, celles de l'agglomération. Et puis il a essayé de ranger dans la boîte à gants son *thomas guide* aussi lourd que la moitié du bottin. Le chauffeur de taxi m'a parlé abondamment de la france qu'il associe à margaret thatcher. Je l'écoute, sans rien penser. Je regarde par la vitre baissée, sans rien penser. Je vois une maison à vendre sur bay street. Je vois la silhouette d'un homme au milieu de son salon à travers la porte moustiquaire. Je vois la terrasse au plancher ondulant, la passiflore, les cartes routières. J'habiterai là, quelques semaines. C'est là, en effet, que j'ai habité le temps de ma mission. Le journal m'avait envoyée enquêter sur une entreprise

0. avertissement	9
1. dans l'extrême-occident	17
2. dans la cage	49
3. dans la machine	73
4. dans la famille	99
5. dans ce qui pour certains existe	109
6. dans la guerre	159
7. dans la rue, personnes qu'on ne voit qu'une fois	173



# Mon prochain Gaëlle Obiégly

Cette édition électronique du livre  
*Mon prochain* de Gaëlle Obiégly  
a été réalisée le 25 juin 2013  
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070142330 - Numéro d'édition : 254805).

Code Sodis : N56250 - ISBN : 9782072494970

Numéro d'édition : 254807.